

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 40 (1902)  
**Heft:** 50

**Artikel:** L'histoire d'on canari d'éboiton  
**Autor:** L.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199710>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ces publications du nouvel-an, dont on ne saurait plus se passer. Tel, le volume d'aspect et de titre modestes : *Au foyer romand* (*Payot et Cie, éditeurs*). Cette intéressante et patriotique publication groupe, chaque hiver, à l'appel de M. Philippe Godet, qui en a la direction, nos principaux écrivains. Un goût très sûr et délicat préside au choix des matières et assure à ce volume une place particulière dans notre bibliothèque romande. Nous y voyons, ent'autres, les noms de : Edouard Rod, Warney, Virgile Rossel, Philippe Monnier, Samuel Cornut, Alfred Ceresole, René Morax, Eugénie Pradez, Mme Georges Renard, Gaspard Vallette, Bertha Nicollier, Henri Jacottet, etc. La collection du *Foyer romand* est indispensable à qui se pique de se tenir au courant de notre littérature nationale.

Format à la mode, carré, couverture élégante, mais sans prétention, titre alléchant et point du tout trompeur, c'est : *Nos bonnes gens* (*Payot et Cie, éditeurs*), gerbe de contes et de nouvelles nouée par Ch.-Gab. Margot et Henri Croisier, deux collaborateurs aimés du *Conteur*. Ce petit volume, le premier que publient MM. Margot et Croisier, a trouvé d'emblée un accueil excellent et des plus encourageants. Il le mérite d'ailleurs autant pour ce qu'il apporte que pour ce qu'il promet. Ses auteurs débutent sous une très bonne étoile; nous les en félicitons bien sincèrement.

Parmi nos écrivains, l'un des plus favorisés est T. Combe. Cela s'explique tout d'abord par le caractère des questions traitées par elle, par la franchise et le courage avec lesquels elle les aborde, sans souci des critiques, enfin par le tour original de son style. Peut-être pourraient-on désirer voir T. Combe mettre un frein à sa fécondité et ne pas disperser surtout son remarquable talent en une foule de petites brochures moralisatrices, dont l'effet ne nous paraît pas récompenser la bonne intention. Irène Andéol (*Attinger frères, éditeurs*), le roman que nous offre aujourd'hui cet auteur, aura certainement le succès de ceux qui l'ont précédé.

C'est aussi de la librairie Attinger que nous viennent *Les ignorés*, d'Eugénie Pradez. Nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer nos lecteurs à tout le bien qu'a dit de ce livre, M. Burnier, dans un récent article de la *Gazette*.

*La Vie*, par Charles Fuster (*Fischbacher, éditeur, Paris*).

Hier le doute, l'ennui, la désespérance et le morne accablement, aujourd'hui des chants de réconfort! Semons des idées et savons notre âme et voici des poèmes ardents de sincérité qui disent la beauté, la douleur qui sauve et purifie; des hymnes virils et enflammés à la liberté qui enfante la vie, à l'effort, incessant lutteur, et à la vérité qui affirme sans trembler; puis de suaves accents de pitié et d'indulgence, de charité et de pardon : un flot immense d'amour et de bonté.

Soyons vainqueurs... Vivre, aimer et vouloir! Sentiments débordant de tendresse dans un cœur de poète et voilà un livre d'aube et de printemps, un livre d'amour et de foi : le livre de la volonté, de l'espérance et de la bonté!

*La Sainte Bible illustrée* (*F. Zahn, libraire-éditeur*) est une publication dont l'opportunité est peut-être discutable, mais nous y voulons voir une preuve nouvelle de la réconciliation qui peu à peu s'opère entre l'art et la religion, qu'avaient brouillées l'excessive sévérité des réformateurs. « Tout ce qui peut populariser la Bible mérite d'être chaudement encouragé », dit M. G. Sécrétan, dans sa préface. Un peu plus d'éclectisme cependant dans le choix des illustrations serait désirable.

Au milieu de tous ces livres, appelant l'œil par sa couverture énlluminée — nous préférions l'ancienne, nous l'avouons franchement — l'*Almanach du Bon Messager pour 1903* (*Georges Bridel et Cie, édit.*), fort bien compris, comme d'habitude, et qu'il n'est plus nécessaire de recommander.

Enfin, pour terminer, citons des publications plus modestes, sans doute, mais qui n'en seront pas moins appréciées des personnes auxquelles elles s'adressent.

sent plus spécialement, tels : *Le dictionnaire des chasseurs*, de Jean des Ravières (Ch. Petitpierre et fils, éditeurs, Neuchâtel), prix 60 centimes; — *Le Guide pratique pour les soins à donner aux chevaux*, par Jean Haussener (Büchler et Cie, édit., Berne), prix 1 fr. — Puis, deux *Calendriers-éphémérides, biblique et poétique*, et un petit *livret-calendrier* poétique : « *Bonne année* », édité par la librairie Payot et Cie.

### Ca n'a l'air de rien !...

Pour entretenir d'une façon décente le chef de l'Etat, logement, nourriture, blanchissage, voitures et trains spéciaux compris, chaque Français débourse par an exactement neuf centimes!

Voici les chiffres en ce qui concerne les souverains d'Europe.

Le roi des Belges et le roi de Grèce, chacun 50 centimes; l'empereur d'Autriche, 45 centimes; le roi d'Italie, 44 centimes; le roi de Suède, 40 centimes; le tsar, 35 centimes; l'empereur d'Allemagne, 34 centimes; le roi d'Angleterre, 20 centimes.

Pour les présidents de République : M. Roosevelt, 22 centimes : le président de la Confédération helvétique, 6 millimes seulement.

Eh bien, chez nous, ça peut encore aller; notre président ne nous coûte pas trop cher.

### Les chevaux des pompiers.

On nous écrit :

Lors de l'incendie du moulin Bornu, survenu l'été dernier, les pompiers d'un village de la contrée ne purent accourir au secours du meunier, faute de chevaux. Ce n'est pas que ces quadrupèdes fassent défaut dans le village en question, il y en a même un plus grand nombre que dans maint endroit du voisinage; mais il est difficile de les avoir. Dès qu'un sinistre est signalé dans la région, le syndic convoque les propriétaires de chevaux et met aux enchères le service de traction de la pompe. L'adjudication est donnée, non pas au plus offrant, mais, comme de juste, au soumissionnaire le plus bas.

— Il brûle au moulin Bornu, qui est-ce qui mise pour les chevaux de la pompe? demanda le magistrat de la commune.

— Je vous prête mes deux bidets pour vingt-cinq francs, dit Jacques-François.

-- Personne ne mise en dessous ? questionne le syndic.

Et comme nul ne dit plus mot, le syndic reprend : « Vingt-cinq francs, c'est trop pour la commune. »

— Mettons vingt-quatre francs et un litre, hasarde Pierre.

— Va pour le litre, mais il ne vous faut pas demander plus de vingt-trois francs. On a déjà assez de mal à payer la régente.

— Vingt-trois francs cinquante! dit Abram.

— Vingt-trois et le litre, et rien de plus!

Au bout d'une demi-heure de marchandise le syndic tire sa montre et constate qu'il est maintenant trop tard pour aller au feu et que, d'ailleurs, « ils veulent assez éteindre avec ceusses des autres villages ». Et la pompe ne part pas et la commune économise fr. 23.50 plus un litre.

Dans un autre village entre Morges et le Jura, la municipalité ne lésine pas pour le paiement des chevaux de la pompe et si des discussions s'élèvent, ce n'est qu'au retour de l'incendie, au cas où les chevaux fournis n'apporteraient pas à des bourgeois. Il y eut dernièrement, à ce sujet, une polémique dans un journal de la ville de Morges.

Un bourgeois de X reprochait aigrement à l'autorité communale d'avoir, affront inouï,

laisser atteler à la pompe quatre chevaux de non-bourgeois!

Ces questions de chevaux de pompiers ne se posaient guère autrefois, dans bien des villages du moins, où les jeunes gens se faisaient un point d'honneur de trainer eux-mêmes la pompe, seulement, celle-ci arrivait quelquefois un peu trop tard.

Cependant, mieux vaut tard que pas du tout, comme à Z., le printemps passé, où les pompiers d'Y arrivèrent dans leur uniforme battant neuf, n'ayant oublié qu'une chose : la pompe!

### I. l'histoire d'on canari d'éboiton.

Lo *Conteu* a zu contà dein lo teimps l'histoire d'on caion qu'on luron dë Tserdena avai atsetà à la fairo dë Vevey et qu'avai fottu lo camp à la chetta.

Et bin, mé, y'ein è atsetà ion stu l'hivai passà que m'a prao fê vaire là z'etailès assebin; mà tot parai, y'e pu lo ramenà à l'hotò, cein que ne vao pas derè que ne sai zu à la chetta, kà ma vouépa dè fenna est bo et bin d'apareint avoué Lucifai.

Faut vo derè que y'avé zu couson dè droblii po reintrà ellia pesta dè bite et l'est lo valet à Ganguelin, qu'on l'ai dit « lo Renâ », paceque l'est on gaillâ suti et m'a, ma fai, bailli on fier coup dè man; quand bin cein m'a cottà 'na racliaié dè demis.

L'est veré que y'avé bin réussi po on caion et c'ètai on pouai dè sorta: on prin mor, coumeint cé dè 'na foïnna, fasai la londza du lo cotson tant qu'à la quiuâ, l'avai lè paï râ et la quiuâ tota recouquelchia; afin quiet, l'avai prao bouna mena po on caion, mà l'étai 'na roûta dão diabllio po lo férè allâ. Te possiblio, quinna chae n'ein zu po lo reduire!

Ne l'ai avant attatlà duès cordettès ài duès piautès dè derrai, Renâ ein tegnai jena et mé l'autra, et n'aveint ti dou 'na dziblli po l'accouilhi et lo férè reveri. Mà, tot parai, n'y avai pos moian d'en férè façou, ne fasai què veri et reveri dè ti li cötés et quand on l'ai roillivé dessus po lo férè einmodâ, fasai dâi chauts coumeint on cabri dè dou senannès.

On iadzo, s'est einfattâ dâi lè tsambès à cé pourain Renâ qu'avai dza bin dão mau à se teni drai dein lo pacot et l'a tiupessi dein lo terreau et quand ne sein arrevâ proutso dè Fraïdévala, io fasai né naire, l'a fê on chaut dão diabllio avau lo dérupo et ne sein zu l'ai tsezi dè dessus àoi fin bas dão revè, dein 'na gollie à renailles.

On étai quie ti li trai, lo caion, Renâ et mé, eincobilià dein lè cordettès, que ne teimpétavant et que lo caion couilâve qu'on dianstro, quand on oût que cauquon no criè du per amont: « Que dão diabllio fédès-vo lé, mé z'amis? » Adon, Renâ, qu'avai recognu lo mounai d'Etagnier et que sè saillessai dão pacot, l'ai repond: « On ne fâ pas grand pussa! »

Après s'ètrè prao escormantsi avoué cé tonaire dè caion, n'ein pu portant arrevâ à la pinta dè Fraïdévala, io l'est qu'on est eintrà po baire on demi qu'on avai rudo affanâ; on avai tant sai que n'ein du redrobbilia, mà, ellia pesta dè bite qu'on avai liettâie que devant, fasai dâi boailâs que mè seimbliaiàvè dza ouré ma fenna ein colère.

— Hardil que dio à Renâ, no faut modâ po ne pas reçaidre 'na brâmâie dè la bordzaisa, kâ te cognai pas onco ma fenna!

— Portant, que mè fâ adon Renâ, n'arâ pas dè que tê bramâ, kâ, te revins avoué on tot galé caion, que t'as zu bon martsî, et t'as failli onco bin dão mau po l'einmenâ à la barqua. Que pâo-te te trovâ à rederer?

— Ah! vayo bin, que l'ai fe, que te ne cognai pas la Suzette, vai-tou, le n'est jamé conteint. Va mè derè que lo caion ne vaut rein et que

I'è payi la maiti trào tchai, que mé su laissi einroisi, quiet !

— Et bin, mé dese adon Renâ, du que l'est dinse, sà tou pas l'ai derè que te l'as robâ, tsanero dè fou !

— T'as ma fai réson ! cein l'ai clourâ son mor !

Ne vouaïque via et arrevâ devant l'hotô, la Suzette étais dza quie avoué on falot et mé criâvè dza : « Ah ! te vouaïque portant arrevâ, vilho soulon que t'é, quinna vermena dè cabaret as-tou onco recruta ? Et cè caion ? oh ! la mon Dieu, quin avorton dè rein ! Et compto que te tè laissi einguieusà pè dessu lo martsi et que t'as cein payi asse tchai qu'on modzon ! Eh ! clliâo z'hommo ! on ne pâo l'ai sè fiâ po rein ! »

— Ne boailè pas tant, Suzette, que l'ai fe, lo caion n'a pas cottâ pi on crutze, kâ l'e robâ ! mâ n'ein dis rein à nion.

— Et bin, vilho pédze dè cabaret que t'é, du que t'as tant fè que dè lo roba, savâi-tou pas lo robâ on bocon pilie gros, fou que t'é !

L. D.

#### Un monde.

Depuis un siècle, la population de Londres a quintuplé.

Voulez-vous quelques chiffres ?

De 959,310 âmes qu'elle était en 1801, elle s'est élevée, en 1901, à 4,536,541 habitants, dont 2,142,083 du sexe masculin et 2,394,458 du sexe féminin. Le nombre des enfants, de trois à quatorze ans, est de 968,007, dont 481,060 garçons et 486,947 filles. Parmi ces 968,007 enfants, 8,257, âgés de dix à quatorze ans, travaillent pour gagner leur vie. Il y a 2057 porteurs de dépeches, 365 apprentis charretiers, 186 petits marchands des quatre-saisons et 163 porteurs de lait. On compte 1,292,594 célibataires, 777,363 hommes mariés et 72,128 veufs. Du côté des femmes, les vieilles filles sont 1,403,842, les femmes mariées 793,097 et les veuves 197,517.

Et que de misères ! Faut-il s'en étonner ? Vraiment, c'est trop de monde sur un même point. N'y a-t-il donc plus de place aux colonies ?

#### Hommage à Ste-Catherine.

Pendant que certains pays cherchent à imposer les célibataires, le Japon vient d'opérer une véritable révolution sociale en instituant le droit au célibat. Il faut savoir qu'une loi archiséculaire enjoignait jusqu'à présent aux Japonaises de se pourvoir d'un époux avant l'âge de trente-six ans. Passé ce délai, si la Japonaise n'avait pas encore fait son choix, les autorités la mariaient d'office avec un célibataire ou veuf d'âge approprié.

Par décret impérial, on a mis fin à ce régime dont les inconvénients avaient été maintes fois dénoncés par l'élément progressiste. Dès maintenant, le mariage forcé est aboli, le droit au célibat féminin a été consacré.

#### Au temps des psaumes.

C'était au Pays-d'Enhaut, dans le bon vieux temps, alors que les régents devaient faire apprendre le catéchisme par cœur aux enfants commis à leurs soins.

Parfois, pour varier les plaisirs, les élèves avaient à réciter des psaumes tirés du recueil de chant en usage dans l'Eglise nationale. En général, ils en savaient tout juste assez pour ne pas avoir à subir de retenue après la classe.

Un jour cependant, le régent eut l'idée d'interroger un gros joufflu, plus habile à casser des noix et des noisettes avec ses solides mâ-

choires qu'à se remémorer les vers de Clément Marot.

— A ton tour, Félix, veux-tu commencer la récitation ? Et vous autres, tâchez-voire de vous taire !

Le pauvre Félix, qui avait jeté un rapide coup d'œil sur son Psalme avant de partir pour l'école, n'en savait pas un traître mot. Il fallait tout lui souffler. Arrivé au milieu d'un verset, il s'arrête court. Et les souffleurs de s'en donner de plus belle, en scandant les syllabes pour mieux se faire entendre : « Les-é-léments-fon-dront-par-la-cha-leur. »

Et voilà ce patouf de Félix qui répète : « Les Allemands fondront par la chaleur ». Toute la classe partit d'un formidable éclat de rire, tandis que le régent, désarmé par tant d'ignorance, reprenait :

— Oh ! lo craio bin, avouai lau groché tzau-thé grisé ! (Oh ! je le crois bien, avec leurs gros pantalons gris.)

FRANCEUR.

#### Asile pour millionnaires pauvres.

On a beau dire, les idées les plus originales nous viennent toujours d'Amérique.

M. Richard Ferris, qui fut pendant cinquante ans directeur de la Banque de New-York, vient d'acheter un magnifique château avec des fonds qui lui avaient été laissés en héritage. Jusqu'ici, il n'y a rien de bien extraordinaire, et il n'y a pas à s'étonner non plus que l'acquéreur ait eu l'idée de transformer son château en hospice. Sur qui compteraient les pauvres diables si les heureux de ce monde ne leur venaient parfois en aide ?

Mais ce qui fait la bizarrerie du projet de notre Américain, c'est que ce n'est pas du tout à ces pauvres-là qu'il a pensé. Son hospice sera un hospice pour millionnaires, ou plutôt pour anciens millionnaires, car la condition pour y être admis, sera d'avoir eu des millions et de les avoir perdus. M. Richard Ferris ne veut pas qu'un homme qui a été millionnaire soit exposé à mourir sur la paille. Ou peut-être, tout simplement, considère-t-il les millionnaires comme des malheureux en ce fortuné pays où les gens ne sont à leur aise que lorsqu'ils ont trois ou quatre milliards.

#### Conseil du samedi.

*Inflammation des paupières.* — Voici un « remède de bonne femme » dont on nous garantit l'efficacité : Lorsque vous avez les paupières enflammées ou les yeux injectés de sang, faites cuire une pompe de reinette grise, écrasez-la et faites-en un petit cataplasme dans une fine mousseline. Vous l'appliquerez sur l'œil malade et au bout de deux ou trois heures vous serez guéri.

#### Boutades.

LE PETIT MONDE. — Authentique.

Un garçonnet de quatre ans est allé, avec ses sœurs, déposer des fleurs sur la tombe de leur papa, qu'ils ont eu le malheur de perdre tout récemment.

En remontant du cimetière, une dispute éclate soudain entre notre garçonnet et sa plus jeune sœur, — querelle d'enfants.

La petite fille est plus habile à la réplique que son frère. Alors, celui-ci, dépité et à bout d'arguments :

— 'Coute, Loulou, si tu es méchante avec moi, comme ça, eh bien, on n'ira pas mettre des fleurs sur ta tombe... Voilà !

La municipalité de X publie dans une feuille locale l'avis suivant :

« A l'occasion des fêtes de l'an, la municipalité rappelle que la mendicité est interdite dans la commune, sous peine d'amende. »

Un moyen sûr et poli à la fois de ne pas donner de pourboire aux garçons de restaurants :

Lorsque l'addition arrive, on la paie, sec.

Un certain étonnement involontaire se peint sur le visage du garçon, si impassible qu'il veuille paraître

Alors on se lève en lui disant :

— J'ai fait un excellent dîner. Vous dirigez admirablement votre établissement !

On a l'air de l'avoir pris pour le patron. (s. G. D. G.)

Un chef de gare nous communique une carte correspondance qu'il vient de recevoir et où nous lisons :

« Monsieur, veuillez avoir la bonté de nous assurer deux places dans un wagon de bétail, pour le train de mercredi à 6 h. si le temps n'est pas trop mauvais. »

Un de nos médecins arrive à la brasserie Gugel et se jette essoufflé sur la première chaise à sa portée. « Ah ! dit-il, je suis harassé ; je viens de voir un malade en Beaulieu, un autre à Sèbeillon, un troisième en Vennes. »

— Mais, docteur, lui dit une de ses connaissances, vous parcourez les environs de Lausanne ; tous vos malades sont donc à l'extrême.

Un vétérinaire d'Yverdon ayant fait abattre un jeune cheval qui venait de se fracturer la jambe, décupa sur la bête un gros gigot avec l'intention d'en faire tâter à quelques amis qu'il invita à dîner le lendemain. Tous arrivèrent à l'heure fixée comme s'il s'était agi de croquer une dinde ; tous avaient l'air de rire des préjugés qu'on a généralement contre la viande du noble quadrupède.

Après le dîner, néanmoins, un des convives se frotte l'estomac d'un air inquiet.

— Qu'avez-vous donc, lui demanda l'amphytrion, êtes-vous malade ?

— Pas précisément, répondit-il, mais je me croyais meilleur.... cavalier.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le ministère français et les congrégations, par Albert Bonnard. — La fille du chimiste. Roman, par J. Hudry-Menos. (Quatrième et dernière partie.) — André Chénier. A propos d'un livre nouveau, par Henri Jacottet. — Un sculpteur d'âmes. Marc Antokolsky, par M. Reader. — La sécurité de la poste restante, par P. Philipona. — Toute sa vie ! Nouvelle, par Jean Valdor. — Chroniques parisienne, italienne, anglaise, américaine, suisse, scientifique, politique. — Table des matières du tome XXVIII.

Bureau de la Bibliothèque universelle :  
Place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

**THÉÂTRE.** — Jeudi, nous avons eu une première, entendons-nous, une première après Paris. C'est la seconde fois, s'il nous en souvient bien, que Lausanne a le privilège d'être la première ville de province où soit représentée une pièce de Brieux, l'auteur du jour. La représentation de **Petite Amie** a été excellente. C'est, dit un de nos confrères, une pièce à redonner. Nous l'espérons bien. — Demain, dimanche, **Le petit Jacques**, drame en 5 actes et 8 tableaux, et **Lausanne-Statues**.

**KURSAAL.** — Hier ont eu lieu de brillants débuts, **L'excentrique Montel, Morin, le boiteux**, six attractions hors ligne. Ce soir et pour quelques jours, même programme. Demain, dimanche, à 8 heures, **Matinée extraordinaire**.

**Incessamment**  
**ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS**  
POUR 1903

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne Impression Guillaud-Howard.